

Kazimierz Kupisz

LA SAINTE VIERGE DANS LES „COMÉDIES RELIGIEUSES”
DE MARGUERITE DE NAVARRE

Il est peut-être vrai, comme le voudrait Pierre Sage, qu'„aucun historien sérieux ne croit plus au «protestantisme» de Marguerite de Navarre”¹, il ne l'est pas moins que, même après la publication de son article, les résonances de l'opinion qu'il considérait comme périmée se firent encore entendre². Aussi le culte marial de la Reine ne reste-il pas seulement le sujet „sur lequel ses historiens [...] ont passé un peu vite”³, mais il semble volontairement méconnu lorsqu'on allait jusqu'à constater que Marguerite n'a même pas parlé de la Sainte Vierge dans ses écrits⁴. Puisque ces égarements vraiment incompréhensibles de la critique ont déjà rencontré une juste réfutation, il ne s'agit pas de répéter les démonstrations déjà formulées⁵; tout probantes qu'elles restent, elles peuvent cependant être facilement élargies et renforcées par d'autres citations également significatives – le problème injustement minimisé

¹ P. Sage, *La Sainte Vierge dans l'oeuvre de Marguerite de Navarre*, „Bulletin des Facultés Catholiques de Lyon”, janvier-juin 1954, pp. 17-27.

² Cf., p. ex., certains commentaires de R. Marichal dans son édition de *La Navire ou Consolation du Roi François I à sa soeur Marguerite*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1956.

³ P. Sage, *op. cit.*, p. 18.

⁴ Cf. H. Stroh, *De Marguerite de Navarre à Louise Scheppler*, Strasbourg, Librairie Evangélique, 1926, pp. 20 et sq. „Chose étrange – écrit-il y a bien longtemps, Génin – On bâtit le procès de Marguerite non pas sur ce qu'elle avait dit, mais sur ce qu'elle n'avait pas dit et aurait dû dire, selon les sorbonnistes. On n'incriminait pas ses paroles, mais on la convainquait d'hérésie par son silence. Elle n'avait parlé ni des saints ni du purgatoire [...]”. (*Lettres de Marguerite d'Angoulême, soeur de François I, reine de Navarre*, pp. F. Génin. A Paris, chez Renouard et C^{ie}, 1841, p. 111). Certaines méthodes des „sorbonnistes” se retrouvent à l'époque moderne: ne nous a-t-on pas dit que Jean Kochanowski s'incline au protestantisme puisqu'il n'évoque pas la Sainte Vierge!

⁵ Celles de P. Sage et les nôtres, fournies indépendamment de précédentes puisque celles-ci nous ont été inconnues à l'époque de la publication de notre thèse (*W kręgu myśli i sztuki Małgorzaty z Nawarry*, Łódź 1968, cf. surtout pp. 16-21).

se révèle dans ses formulations littéraires dans tous les écrits de Marguerite de Navarre, à commencer par le *Miroir de l'âme pécheresse* jusqu'aux *Prisons*. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est la nécessité, obligatoire et utile à la fois, de distinguer, dans son oeuvre, deux champs d'investigation où son culte de la Sainte Vierge est présent: ses épanchements lyriques qui reflètent d'un côté ses idées religieuses sur la „douce Vierge Marie” et la conception de son rôle mystique qui s'en dégage, et, de l'autre, le personnage de la Sainte Vierge en tant que création littéraire. Que l'un soit inséparable de l'autre, ce qui est tout à fait naturel, les comédies religieuses en sont la meilleure justification.

De cette tétralogie dramatique, la „comédie” sur la naissance du Sauveur n'est pas sans doute la moins évocatrice. Un travestissement du *Salve Regina*, adressé à Jésus Christ (traduit d'ailleurs de Sebalde Heyden), avait autrefois servi de preuve du protestantisme de Marguerite, hâtons-nous de signaler qu'un autre travestissement, cette fois celui de la *Salutation Angélique*, ouvre la *Nativité*, lorsque Joseph fait une sorte d'exposition des événements qui vont se dérouler:

O Celle en qui reluit de Dieu la grace,
Cyreneüs vient de lire en la place
Vn edict [...]⁶

(vv. 1-3)

Elle se retrouve ensuite dans le salut du I^{er} Ange, au cours de la scène de l'adoration des anges:

Je te salue, ô dame bienheureuse,
Mere du Filz dont tu es amoureuse,
Sans offenser pure virginité;
Tu as receu nom de maternité,
Et du Puissant es la mere et la fille [...].

(vv. 380-386)

Le III^e Ange, à son tour, glorifie la Mère de Dieu dont le rôle avait été chanté depuis des siècles par les prophètes:

O du thresor divin le coffre et l'arche,
Duquel n'y a prophete ou patriarche,
Qui n'ayt chanté, prophetizé, predict,
Que du serpent venimeux et maudit
Seroit par toy force et teste brisée,
Nous t'adorons; et la Vierge prisee
Nous saluons sur toutes [...]

(vv. 402-408)

⁶ Cité d'après la *Comédie de la Nativité de Jésus Christ*, texte établi et présenté par Pierre Jourda, Paris, Boivin et C^{ie}, 1939.

Cet accent mis sur la virginité de la Mère de Dieu rappelle irrévocablement le dogme de l'immaculée conception. Marguerite y croit-elle? – se demande Pierre Sage; en tout cas, „elle ne le dit pas en termes exprès”⁷. Y a-t-il toutefois une raison de se plaindre que la Reine ne soit pas aussi précise sur ce sujet que l'évêque de Meaux? On n'a pas besoin, semble-t-il, de chercher des déclarations plus évidentes là-dessus que celles que l'on trouve dans les „comédies” religieuses, d'autant plus que Marguerite leur confère le prestige suprême, celui des paroles de Dieu.

Dans la *Nativité*:

[...] car en mortelle rose
Divinité on y verra enclose
Venant d'enhault, monstrant qu'en elle suis.
Voyez ma Fille eslue et mon Espouse,
Dont separer à iamais ne me puis.
[..]
Macule n'ha, toute belle est m'amy.

(vv. 212–218)

Dans la *Comédie du Désert*, où les échos de la *Genèse*, de la *Salutation Angélique* et du *Cantique des Cantiques* se fondent dans un hymne de gloire:

C'est ma Colombe et douce Tourterelle,
C'est ma parfaite amyé toute belle,
Qui n'ha en soy ny tache ny macule.
C'est mon chef d'oeuvre: et si l'ay faite telle,
Qu'il n'y aura creature mortelle
Qui soit pareille. Car à nul ny à nulle
Je n'ay voulu depescher ceste bulle
D'exemption de tout vice et peché.
De mon seul Filz (ou tous biens j'accumule)
Vraye Mere est, rien ne luy ay caché⁸.

(vv. 113–122)

La Sainte Vierge l'avouera aussi:

Ce bien est mien, avant que fust le Monde
Fait ny formé; car Amour par luy seul
De tout peché me fait exempt et munde.
Puis me fait naistre en ce val plein de dueil
Et me donna un regard de son oeil
Sy amoureux, qu'il me fait amoureuse.

(*Ibidem*, vv. 915–920)

⁷ P. Sage, *op. cit.*, p. 20.

⁸ Cité d'après Marguerite de Navarre, *Comédies*, pp. F. E. Schneegans, Strasbourg, J. H. E. Heitz, 1923.

Revêtue de la dignité de Mère de Dieu, son Epouse en même temps et son amie du *Cantique des Cantiques*, elle réalise l'idéal si cher à Marguerite, celui de l'union absolue de l'âme avec Dieu et de sa fusion totale en Luy par amour. Cette fois encore, l'autorité suprême de Dieu le fait connaître:

Elle ne sent rien dedens ne dehors
 Sinon moy seul, par vnie vnion;
 Son plaisir prend en mes diuins accords,
 Desquelz en moy elle ha communion.
 (Nativité, vv. 220-223)

Cette communion mystique ne se serait jamais accomplie, si la Sainte Vierge n'était pas riche des vertus qui rendent cela possible: confiance absolue en Dieu et soumission à la volonté divine. Les paroles apaisantes, qu'elle trouve pour Joseph qui craint pour sa santé à elle à cause des ennuis du voyage à Bethleem, découlent de sa foi profonde que

Rien ne nous est des hommes ordonné,
 Que du pouoir de Diev ne soit donné,
 Parquoy ne fault qu'à luy seul regarder [...]
 (Nativité, vv. 11-14)

[...]
 Amy, sachez que qui en luy se fie,
 Il le conserue [...]
 (Ibidem, vv. 34-35)

Obéissante à Dieu en toutes choses, elle s'abîme dans les extases de l'amour mystique que Marguerite exprimait tant de fois dans ses poésies religieuses.

O le plaisir de l'vnion parfaite,
 Que ta bonté de toy et moy a faite,
 Tant que ne sens rien en moy, fors que toy!
 [...]
 D'amour ie viz: car rien ne sens en moy,
 Que toy, Seigneur, qui es mon ame et vie.
 Mon ame perd le sentement de soy,
 Car par amour en toy elle est rauie.
 (Nativité, vv. 194-203)

Ce n'est donc pas par hasard que la *Ravie de l'Amour de Dieu*, personnification finale des aspirations mystiques de la Reine de Navarre, deviendra le principal personnage de la *Comédie jouée au Mont-de-Marsan*.

Cet amour de Dieu qui enflamme son coeur et la conscience des bienfaits dont elle se voit gratifiée lui inspirent une exclamation fervente de reconnaissance:

Mais toutesfois Amour veult que ne cele
 Les biens qu'as fait à ta petite ancelle;
 Car i'en serois comme ingrante reprinse.
 O Dieu d'Amour, qui embrase et attise
 Les coeurs tres durs que ta charité fend,
 Graces te rendz, dont pour Mere m'as prise
 De ton trescher et tresamé enfant.

[...]

O Toutpuissant, ie t'adore et salue;
 Te merciant, que de terre polue
 M'as retiree exempte de tout vice.

(*Nativité*, vv. 166–178)

La Sainte Vierge-crédation littéraire – exprime et confirme les idées de Marguerite sur la Sainte Vierge. Tout osé qu'il paraisse, ce procédé ne semble pas nuire à la vérité psychologique du personnage puisque la conscience de sa valeur dont il se rend compte devient pour lui une raison de plus pour s'humilier devant la bonté et l'amour infinis de Dieu:

En moy ne sens ne vertu ne value
 Qui meritast estre de toy eslue
 Et appellee à sy digne seruice.

[...]

Qui suis ie moy, pour faire tel office?
 Rien. Mais ce Rien tu remplis tant d'honneur,
 Que coeur, esprit, et corps, en sacrifice,
 Voire et mon Tout ie offre à toy seul Seigneur.

(*Nativité*, vv. 173–183)

Après la naissance de Jésus, ces accents d'humilité et de reconnaissance deviennent peut-être encore plus expressifs:

Làs, qu'est cecy?
 Quelle bonté, quelle grace, et mercy,
 Nous te devons, donnant l'enfant sans Si!

[...]

Làs, te plaist il en ta terre gesir
 Comme vn enfant, et pour mere choisir
 Moy, ton ancelle?

(*Nativité*, vv. 308–320)

A signaler que les méditations émerveillées sur la bonté divine ne lui font pas oublier les aspects humains du moment et les nécessités qui en découlent. Si elle réfléchit en théologien averti du miracle de l'incarnation, elle embrasse son enfant, s'inquiète de sa nourriture et s'occupe de le tenir bien couvert comme le feraient toutes les mères des enfants humains. Dans la *Comédie du Désert*, elle se réjouit, il est vrai, d'embrasser son enfant, mais, préoccupée de la

mission salvatrice de celui-ci, elle ne ressent aucune douleur à l'annonce de sa mort cruelle – dans la *Nativité*, la prépondérance de l'idée sur l'élément artistique n'est pas encore si évidente.

Quoi que l'on puisse juger là-dessus, mise au centre des événements miraculeux où Dieu par sa bonté l'a placée, celle, à qui Dieu n'a rien caché, participe de l'intelligence de ses desseins et, ce qui s'explique par le caractère de son élection et ne contredit point la vérité du personnage, acquiert la compréhension des choses inintelligibles pour les autres. C'est ainsi qu'elle sait découvrir la grandeur de la localité infime qu'était géographiquement Bethleem, grandeur qui résultait de sa fonction dans l'histoire de la rédemption de l'homme mais qui a été cachée aux yeux des pécheurs:

Petite elle est Bethleem à la veuë,
Et sa grandeur n'est aux charnelz congneue:
[...]
O Bethleem, maison de pain nommee,
Quelle sera de toy la renommee,
Quand tu seras le coffre du pain vif?
(*Nativité*, vv. 51–63)

C'est ainsi que, fuyant, dans les *Innocents*, au désert „sans bleds, sans vignes, sans fruitage”, elle est consciente qu'elle emporte dans ses bras

[...] le vray pain
Qui nous donne force et courage,
La Vigne aussi, dont le beourage
Est à tous Fideles bien sain;
Le fruit de vie, qui la faim
Oste du corps en saoulant l'ame.
(vv. 203–208)

C'est ainsi encore que, dans la *Comédie du Désert*, le désert où elle a trouvé le refuge lui semble symboliser l'humanité telle qu'elle a été avant la naissance du Christ; à partir du moment où l'enfant divin y est venu, ce désert subit une métamorphose miraculeuse:

Ce lieu qui feut plein de sterilité
Par le peché de ce vieux Premier Homme,
Est maintenant plein de fertilité
Par le Nouveau qui Jesus Christ se nomme.
(vv. 1273–1276)

Et la Sainte Vierge d'inciter les pécheurs à recourir au Christ par qui uniquement leur rédemption peut s'opérer; c'est Lui qui est le nouvel Adam, c'est Lui qui conduit au paradis que le Vieil Adam a perdu par son péché:

Povres Pescheurs, desnuez de Vertus,
 Qui ressemblez un Desert tout destruit,
 Si vous voulez estre bien revestuz
 De la vertu, et porter fleur et fruit,
 Quand vous oyrez de la Parole bruit
 Du Filz de Dieu, où l'on se doit fier,
 Que chacun soit de l'embrasser instruit,
 Car par luy seul povez fructifier.

(vv. 1281–1288)

Aussi dans la *Nativité*, ne manque-t-elle pas d'instruire Joseph que chacun

[...] qui en [Dieu] se fie,
 [Dieu] le conserue, et si le deïfie;
 Tant que du tout Adam y est destruit.

(vv. 34–36)

Révélatrice des vérités eschatologiques les plus importantes, elle découvre aux mortels la signification des événements incompréhensibles pour eux. Lorsque les bergers veulent savoir pourquoi le Christ n'est pas né „en grande maison” (v. 852), pourquoi il est pauvre et nu et pourquoi elle-même n'a pas „au moins quelque servante pour [la] servir” (v. 874), elle leur explique la valeur de la pauvreté et insiste sur sa propre vertu d'humilité qui lui donne „de servir grand plaisir et enuie” (v. 877); les bergers partis, ayant donné „de poureté les dons”, elle semble résumer la signification profonde des événements qui viennent de se dérouler, et l'engagement personnel qu'elle y laisse paraître annonce déjà son rôle de médiatrice pleine de charité entre les humains et le Christ.

Ce m'est plaisir de voir le Souuerain
 Communiquer à ce lignage humain.
 Le Petit l'a trouué, et Dieu l'a congnu nu;
 Le Grand l'a reprouué, dont mal luy est venu.
 La grandeur n'a congnu soubz ceste petitesse;
 Dont honneur soit rendu, et gloire à sa haultesse.

(*Nativité*, vv. 958–963)

Dans l'*Adoration des Trois Rois*, à son tour, elle explique aux monarques d'Orient le sens des dons qu'ils apportent à l'Enfant divin et le sens du sacrifice de la Croix dont il sera victime:

En luy donnant la Myrrhe, confessez
 Qu'il est mortel, et vos chefs abbaissez
 A reverer Dieu en ce motel corps:
 Aussi par luy bien tost seront cessez
 Tous les tourments, qui vous ont oppressez
 Car quand ce corps sera au reng des morts,

Hault exalté en croix, tirera lors
 A soy tous ceux qu'il a mortifiez:
 Alors remply de ses divins accordz
 Tous immortelz serez deifiez⁹.

(vv. 1309–1328)

Les mages, à leur tour, lui rendent l'hommage qui lui est dû et reconnaissent solennellement, par la bouche de Balthasar, son prestige et son autorité:

Jamais n'ouyz telle exhortation
 Que j'ay ouy de toy, Dame prudente:
 J'ayme et retiens ta predication,
 Qui me sera en tous lieux aydante,
 Pleine tu es, la chose est evidente
 Du saint Esprit, lequel parle par toy:
 Ta grand vertu sur toutes eminente
 Te monstre bien Mere du treshault Roy.

(vv. 1329–1336)

Tout en louant la „Dame prudente” et mère du „treshault Roy”, Balthasar fait aussi connaître son influence miraculeuse sur leur comportement et leur vie futurs. Melchior confirme, avec plus de force encore, l'action de la grâce surnaturelle qui leur est attribuée par l'intermédiaire de la Sainte Vierge, les paroles et l'exhortation de celle-ci les ayant spirituellement métamorphosés:

A Dieu, Peché: plus ne seras concierge
 Dedans mon coeur: car j'ay du tout ouy
 Ce que m'a dit la tresheureuse Vierge:
 Dont pour jamais je seray resjouy.
 Soudain devant son parler est finy
 Tout le malheur que j'ay craint sy longtemps.
 Je suis d'amour et de joye esblouy,
 Dame, par vous le content des contens.

(vv. 1337–1344)

Le même envol fervent et la même reconnaissance du charisme de la Sainte Vierge sont ressentis par Gaspard:

J'ay creu, j'ay veu; mais, Dame, ta parole
 M'a confirmé, tant que m'y veux tenir.
 Par toy je sens que mon ame s'en vole
 A son Espoux [...]

(vv. 1345–1348).

⁹ Cité d'après les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, texte de l'édition de 1547, publié [...] par Félix Frank, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1873, t. 2.

Dans la même „comédie” encore, on La voit active dans son rôle de médiatrice de la protection divine. Au moment du départ des trois mages, elle prie pour eux pour qu'ils puissent „vivre sans nul tourment” (v. 1376), mais en même temps elle ne manque pas non plus d'intercéder en faveur de leurs peuples:

O Pere et Roy celeste,
Graces humbles te rens,
Que ton Filz manifeste
A ces peuples forens.
En protection prens
Les tiens, et metz en un
Les petis et les grans,
Donnant grace à chacun.
(vv. 1379–1386)

Autant elle se faisait l'avocate des peuples en implorant la protection divine pour „les petis et les grans”, autant elle intervient en leur faveur auprès des rois en rappelant aux trois mages que le prestige de l'autorité royale, qui provient de la volonté de Dieu, implique les devoirs et les responsabilités dont Dieu lui-même les a chargés; son exhortation glisse ainsi vers le temporel du pouvoir royal:

L'Enfant par vous reçoit dons et honneurs,
Aussi par luy vous regnerez, Seigneurs;
Et obeïs, comme obey l'avez.
Roy le tenez, regnant dedens vos coeurs
Par luy serez et regnans et vainqueurs;
Car autre Roy que luy vous ne sçavez.
En vous seront ses desirs engravez
Et ne voudrez sinon sa volonté [...]
(vv. 1299–1306)

On voit que Marguerite – qu'il nous soit permis de citer Ritter – „retrouvant avec un infallible instinct le haut langage des rois dont le sang est le sien”, revient ici à ses rêves de „chrétienne passionnément vouée à la défense de ses frères persécutés”¹⁰ – la Sainte Vierge formule son idéal du prince chrétien qui doit être le vicaire de Dieu sur la terre, idéal auquel elle revient souvent et que le témoignage des contemporains confirme¹¹.

¹⁰ R. Ritter, *Les solitudes de Marguerite de Navarre*, Paris, H. Champion, 1953, p. 108.

¹¹ Cf. le témoignage de Charles de Sainte Marthe: „Où est celui [...] qui soit si hardi de dire, qu'il ayt iamais veu, ou entendu Marguerite, parler superbement et arrogamment, faire aulcun acte insolentement, ou dedaigner les personnes, tant pauvres et de vil pris fussent-ils? [...] Or havoit elle si ardente charité vers les pauvres et indigents qu'elle vouloit que leur proffit et commodité fust poursuiuyte à son propre dommage. Car elle disoit: les Roys et les Princes n'estre les maistres et

On n'a pas voulu voir ou l'on a minimisé la place de la Sainte Vierge dans la poésie de la Reine de Navarre, il nous semble également injuste de vouloir mesurer les aspects de son rôle et de la voir paraître „avant tout comme une figure intimement liée au mystère de l'Incarnation” et, par conséquent, faire passer au second plan sa fonction d'auxiliaire¹². Marguerite semble bien loin de faire une pareille distinction et il nous est difficile de découvrir les traits de son indépendance „par rapport à la dévotion mariale traditionnelle”. Bien que son culte de la Sainte Vierge reste toujours christocentrique, elle ne fait pas pour autant décroître ou diminuer le rôle et le pouvoir intercesseur de la Sainte Vierge. Qui plus est, elle semble vouloir prévenir tous les malentendus possibles là-dessus. C'est ainsi que, dans *Le Miroir de l'âme pécheresse*, émue à l'idée que l'âme humaine puisse se donner le nom de fille ou de mère de Dieu, elle ajoute un développement touchant dans sa simplicité où elle croit nécessaire de s'expliquer ou de se justifier:

Mère de Dieu, douce Vierge Marie,
 Ne soyez pas de ce tiltre marrie.
 Nul larrecin ne fais, ny sacrilege,
 Rien ne pretens sur vostre privilege:
 Car vous (sans plus) avez sur toute femme
 Receu de luy l'honneur sy grand, ma dame,
 Que nul esprit de soy ne peult comprendre,
 Comme a voulu en vous nostre chair prendre.
 Et mere et vierge estes parfaitement,
 Avant, apres, et en l'enfantement
 [...]
 Bref, vous avez de Dieu trouvé la grace.

(Marg. I, p. 25)

Aussi, dans l'*Oraison de l'âme fidèle à son Seigneur Dieu*, ne manque-t-elle pas d'affirmer que la Mère et le Fils ne sont qu'un:

seigneurs des pauvres, ains seulement leurs ministres”. *Oraison funebre de l'incomparable Marguerite, Royne de Navarre, Duchesse d'Alençon*, [...] Imprimé à Paris par Regnault Chauldiere et Claude son fils, le vingtiesme d'Aprvil 1550.

¹² Cf.: „On a minimisé à tort la place de la Vierge dans l'oeuvre de Marguerite. C'est ce que démontre Pierre Sage [...], lequel ne souligne pas assez toutefois l'indépendance de la Reine par rapport à la dévotion mariale traditionnelle. En effet, elle met surtout l'accent sur le rôle évangélique de la Mère du Christ, choisie pour être l'instrument indirect du salut et qui, dans son humilité même, manifeste la toute-puissance divine. Marie apparaît avant tout comme une figure intimement liée au mystère de l'Incarnation. Dès lors, sa fonction d'auxiliaire passe au second plan” – *Marguerite de Navarre, Les Prisons*, édition et commentaire par Simone Glasson, Genève, Librairie Droz, S.A., 1978, p. 360.

O Dame heureuse et digne par sus toutes,
 Je te requiers que maintenant m'escoutes,
 Par la douceur dont tu es toute pleine
 [...]

Je suis certain, ma Dame, n'estre qu'un
 Ton Filz et toy; et que tout en commun
 Sont mis les biens de Dieu avecques toy [...]

C'est à la Sainte Vierge, „lampe pleine de foy, / En qui se voit de Charité le feu”, qu'elle s'adresse en lui demandant conseil et protection auprès de son Fils.

Porte-parole de Marguerite, la Sainte Vierge exprime d'autres idées, caractéristiques de son credo religieux. Dans la *Comédie du Désert*, par exemple, on l'entend dénoncer l'incapacité de l'esprit humain si Dieu ne lui donne la lumière:

[...] il labeure en vain,
 S'il ne te plaist de ta tresdouce main
 Luy découvrir
 Ce grand secret, et le dedens ouvrir,
 En te monstrant à luy sans te couvrir
 De ta facture,
 Que souvent prens pour masque et couverture.
 (vv. 481-487)

On dénote souvent l'absence, dans l'oeuvre de Marguerite, de la peinture de la nature, des descriptions de beaux paysages. Certes, il n'y en a pas, par exemple, dans l'*Heptaméron* bien qu'on s'imagine difficilement un devisant divaguer, dans son récit, sur la beauté de l'endroit, mais les reproches ne sont que partiellement justes. Absente peut-être dans le cadre de la réalité quotidienne qu'elle dépeint, la nature se retrouve dans le climat de son mysticisme puisqu'elle y voit le reflet de la magnificence de Dieu¹³. C'est à la Sainte Vierge qu'elle confie sa vision panthéiste du monde:

O Dieu, qui es l'Estre de toute chose,
 Ta Deïté aux yeux des mortels close,
 Voy dens les fleurs, dens le liz, dens la rose,
 Par son pouoir
 Croistre, germer [...]
 Tu fais en hault le grand Cedre tenir,
 L'arbuste en bas humblement contenir,
 Le fruit meurit

¹³ Voir, p. ex., le paysage de montagnes dans l'*Épître III*, pp. F. Frank, *Dernier voyage de la reine de Navarre [...] aux bains de Cauterets*, Toulouse-Paris 1897 (extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. 8).

Par ta vertu [...]
 Tu fais fucillir, et fleurir, et germer
 Et champs et bois
 En tous lesquelz rien que toy ne congnois,
 En eux te voy, en eux j'entens la voix
 De ta puissance [...]
 (*Comédie du Désert*, vv. 423–453)

Participante grâce à son élection extraordinaire de l'intelligence divine, la Sainte Vierge dévoile non seulement le sens caché des desseins de Dieu, mais elle pénètre aussi les secrets de l'oeuvre de la Création. Dans la même pièce, on retrouvera l'un des thèmes les plus caractéristiques des effusions religieuses de Marguerite: opposition entre le „tout” divin et le „rien” de l'homme, où la note religieuse ne semble pas moins sensible:

Car Dieu seul est tout, en tout homme et femme;
 L'Estre et le Tout des pierres insensibles,
 Le sentiment des animaux sensibles,
 D'arbres et fleurs l'estre et l'accroissement.
 De l'homme il est estre, vie et mouvoir,
 Sens et raison, volonté et pouvoir:
 L'homme sans luy n'est rien entierement.
 (vv. 1168–1174)

A la Sainte Vierge aussi de déclarer hautement, dans la même „comédie”, la valeur de la lecture des *Evangelies* et de sanctionner ainsi les convictions les plus chaleureuses de Marguerite:

Voyez, amy, comme le Dieu tresbon
 Non seulement de vivres m'a munie,
 Mais de ces trois Livres m'a fait le don,
 Me consolant de ceste compagnie.
 Lire y povez, nully ne le vous nye;
 Et seure suis que cest esprit divin
 Vous en fera entendre l'harmonie,
 Dont vous serez à l'aymer plus enclin.
 (vv. 1289–1296)

Certes, dans le contexte chronologique de cette pièce, l'anachronisme, que la Reine sans y penser a partiellement commis, paraît évident, néanmoins sa haute appréciation de l'influence spirituelle de la *Bible*, dont les échos se feront entendre encore dans les *Prisons*¹⁴, l'explique et le justifie.

Ce qu'il importe de souligner sans cesse, c'est que, bien qu'elle sache qu'elle est „des Esluz la premiere” (*Comédie du Désert*, v. 938) et qu'elle reste toujours consciente de son rôle extraordinaire dans l'économie divine de la rédemption,

¹⁴ Cf. III partie, vv. 271 et sqq.

elle y voit une seule raison et une seule motivation: l'amour et la bonté infinis de Dieu. Celle qui expliquait aux trois rois le sens du sacrifice du Christ a'agenouille éblouie, incapable de comprendre que le „rien” humain puisse obtenir un tel don et une telle grâce; de là ses exclamations pleines d'étonnement fasciné, adressées à Dieu:

L'homme, qu'est-ce, que tu [= Dieu] as eu memoire
Ainsy de luy, qui d'obscurité noire
L'as en lumiere et clarté retiré?
Visité l'as, le faisant en toy croire,
Puis couronné et d'honneur et de gloire,
En luy donnant ce qu'il a désiré.
C'est toy son Tout; qui à toy l'as tiré,
Le faisant Dieu, et l'enfant du treshault [...]

(*Comédie des Innocents*, vv. 105–112)

C'est cet amour de Dieu qui, quant à elle, l'a faite „de tout peché [...] exempte et munde” (*Comédie du Désert*, v. 917), c'est lui qui l'a faite „ravie de l'amour de Dieu” et lui a octroyé la grâce de concevoir les vérités cachées aux autres mortels:

Qui suis ie moy [...]
Rien. Mais ce Rien tu remplis tant d'honneur,
Que coeur, esprit, et corps, en sacrifice,
Voire et mon Tout ie offre à toy seul Seigneur.

(*Nativité*, vv. 179–182)

[...]
O le plaisir de l'vnion parfaite,
Que ta bonté de toy et moy a faite,
Tant que ne sens rien en moy, fors que Toy!
Ton grand thresor secret me manifeste,
Ton saint esprit ne me coeuure nul texte,
Soit de la vieille ou la nouvelle Loy.

(*Nativité*, vv. 194–199)

Il n'est pas sans doute sans intérêt d'ajouter qu'encore dans les *Prisons*, vers la fin de la vie de la poétesse, on trouvera des passages consacrés à la Sainte Vierge et qui, le plus bel hommage rendu à l'exemple incomparable de l'humilité, sont les meilleurs commentaires du personnage:

Plus que autre femme en son cueur elle avoit
Ce Rien, lequel gardoit et conservoit
En se unissant à luy de son bon gré.
Et s'abessant jusqu'au plus bas degré
Du povre Rien, le vray Tout, desireux
De ce Rien là dont il est amoureux,

Pource qu'à Rien soubzmyse la trouva,
 Dedans son Tout si treshault l'esleva
 Que on ne scauroit dire au celeste lieu
 Si elle est lampe ou si elle est pur feu;
 Car si fort est son verre cristalin
 Purifié, que le beau feu divin
 S'y voit si clair, l'ayant purifiée,
 Que sa lampe est toute deifiée.

(III, vv. 3065–3077)

Dans les *Prisons* également, ayant évoqué la vision de la *Mater dolorosa*, la poétesse complète le portrait de la Sainte Vierge et retouche ainsi celui qu'elle a esquissé dans les comédies religieuses; toujours est-il que, cette fois encore, elle reste jusqu'à la fin modèle de soumission à la volonté divine:

La glorieuse et excellente Mere
 Qui Dieu avoit pour Filz et Dieu pour Pere,
 Le temple pur de la divinité
 Où habitait toute la Trinité,
 Plaine de grace et de perfection,
 Fut du cousteau trenchant d'affection
 D'aspre douleur en l'ame transpercée.
 Mais Foy la tint dessus ses piedz dressée,
 Tant qu'en ung cueur saige, constant et stable,
 Portoit ung cueur mort, à son Filz semblable.
 Ainsy sa mort dedans son Filz passa [...]

(III, vv. 2125–2135)

La Sainte Vierge, telle que la montrent les comédies religieuses et les effusions lyriques de Marguerite, est gratifiée de cet état d'âme qui va couronner l'évolution de l'âme humaine dans les *Prisons* et qui marque le sommet des envolées mystiques puisque seule l'âme liquéfiée en Dieu peut parvenir à la plénitude de la conscience et de la sainteté:

Cestuy [= Dieu] seul est ton regard, ta pasture,
 Luy seul tu voys, tu entans et tu manges,
 Tu viz de luy, et tout en luy te renges;
 En luy tu as le sçavoir, les sciences,
 Et voys à clair le fondz des consciences;
 En luy tu as puyssance et magesté [...]

(*Prisons*, vv. 3148–3153)

Dès le début de l'existence de l'univers, une lutte métaphysique se déroule entre le Bien et le Mal, entre Dieu et Satan. Les „comédies religieuses” de Marguerite nous montrent ses épisodes et la Sainte Vierge y est choisie pour agir dans la „grande cause de Dieu”. Ce qui n'est pas sans doute sans intérêt, et qui doit frapper chaque lecteur polonais, c'est que son rôle rappelle

curieusement le rôle de l'abbé Pierre dans la III^e partie des *Aïeux* de Mickiewicz¹⁵. Le héros de ce drame, Conrad, élu pour sauver sa nation opprimée, mais orgueilleux et animé d'une révolte blasphématoire contre Dieu, se révèle indigne d'obtenir l'explication du sens du martyre de son pays. C'est l'abbé Pierre, humble et dévoué à Dieu comme l'est la Sainte Vierge dans les pièces de Marguerite, qui aura une vision du martyre et de la résurrection de la Pologne, l'un et l'autre comparés au martyre et à la résurrection du Christ. D'autres ressemblances entre ces textes mises à part, notons ici que le monologue de la Sainte Vierge, lorsqu'elle attendait la naissance de Jésus, revêt la même forme improvisée que la vision de l'abbé Pierre: la forme coïncide avec l'atmosphère du contenu:

Panie! czymże ja jestem przed Twojem obliczem?
Prochem i niczem;
Ale, gdybym Tobie moję nicość wypowiedział,
Ja proch, będę z Panem gadał [...]¹⁶

Ce qui rappelle la *Nativité*:

En moy ne sens ne vertu ne valu [...]
Qui suis ie moy pour faire tel office?
Rien. Mais ce Rien tu remplis tant d'honneur,
Que coeur, esprit, et corps, en sacrifice,
Voire et mon Tout ie offre à toy seul Seigneur.
(vv. 173-182)

Comme la Sainte Vierge, l'abbé Pierre est l'incarnation des plus hautes vertus et des idées que Mickiewicz aurait voulu transmettre à ses lecteurs; tous les deux sont élus de Dieu pour révéler le sens caché d'événements imperceptibles aux autres: lui – l'idée du messianisme, Elle – le mystère de la Rédemption, rédemption qui ne pourra s'opérer que grâce à la naissance du Christ. Sans s'opposer au christocentrisme de son époque et sans chercher à se montrer indépendante par rapport à la dévotion mariale traditionnelle, la Reine de Navarre s'est montrée en mesure de Lui consacrer des strophes que personne, à cette époque, n'a su égaler.

Chaire de Philologie Romane
Université de Łódź

¹⁵ Voir là-dessus: K. Kupisz, *Autour du „romantisme” de Marguerite de Navarre: la Reine de Navarre et le romantisme polonais*, „Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Macerata” 1975, VIII.

¹⁶ *Dziady*, cz. III (*Aïeux*, III) [dans:] A. Mickiewicz, *Dziela* (Oeuvres) red. M. Kridl, Warszawa 1929, t. 5-6, p. 192. Voici la traduction de ce passage: „Seigneur, que suis-je devant Ta sainte face? / Poussière et néant; / Mais quand mon néant j'aurai confessé. / Moi, poussière, j'oserai Te parler [...] (L. Kołodziej, *A. Mickiewicz*, Paris 1950, p. 16).

Kazimierz Kupisz

NAJŚWIĘTSZA PANNA W „KOMEDIACH RELIGIJNYCH”
MAŁGORZATY Z NAWARRY

Wbrew mniemaniu Piotra Sage, echa nieporozumień co do rzekomego protestantyzmu Małgorzaty z Nawarry i jej stosunku do kultu Matki Boskiej pobrzmiewać miały jeszcze po ukazaniu się jego artykułu na ten temat (drukowanego w 1954 r.). Autor niniejszego szkicu powraca jeszcze raz do tej tematyki, nawiązując zarówno do własnych opinii wyrażonych w tezie z 1968 r., jak i do artykułu P. Sage (nie znanego mu w tamtym czasie), aby rozszerzyć materiał dowodowy o najbardziej istotne elementy zawartości sztuk dramatycznych Królowej Nawarry, przypomina również swoje spostrzeżenia o analogii roli Matki Boskiej w sztukach Małgorzaty i roli ks. Piotra w III części *Dziadów*. W świetle analizy tekstów trudno zrozumieć, jak można było twierdzić, że Małgorzata z Nawarry pomijała Matkę Boską; zgromadzone materiały (w danym przypadku nie brano nawet pod uwagę liryk religijnych) świadczą, że nie było w poezji renesansowej poety, który by, uwzględniając różne aspekty Jej roli, poświęcił Najświętszej Pannie równie żarliwie w swojej tonacji religijnej strofy.